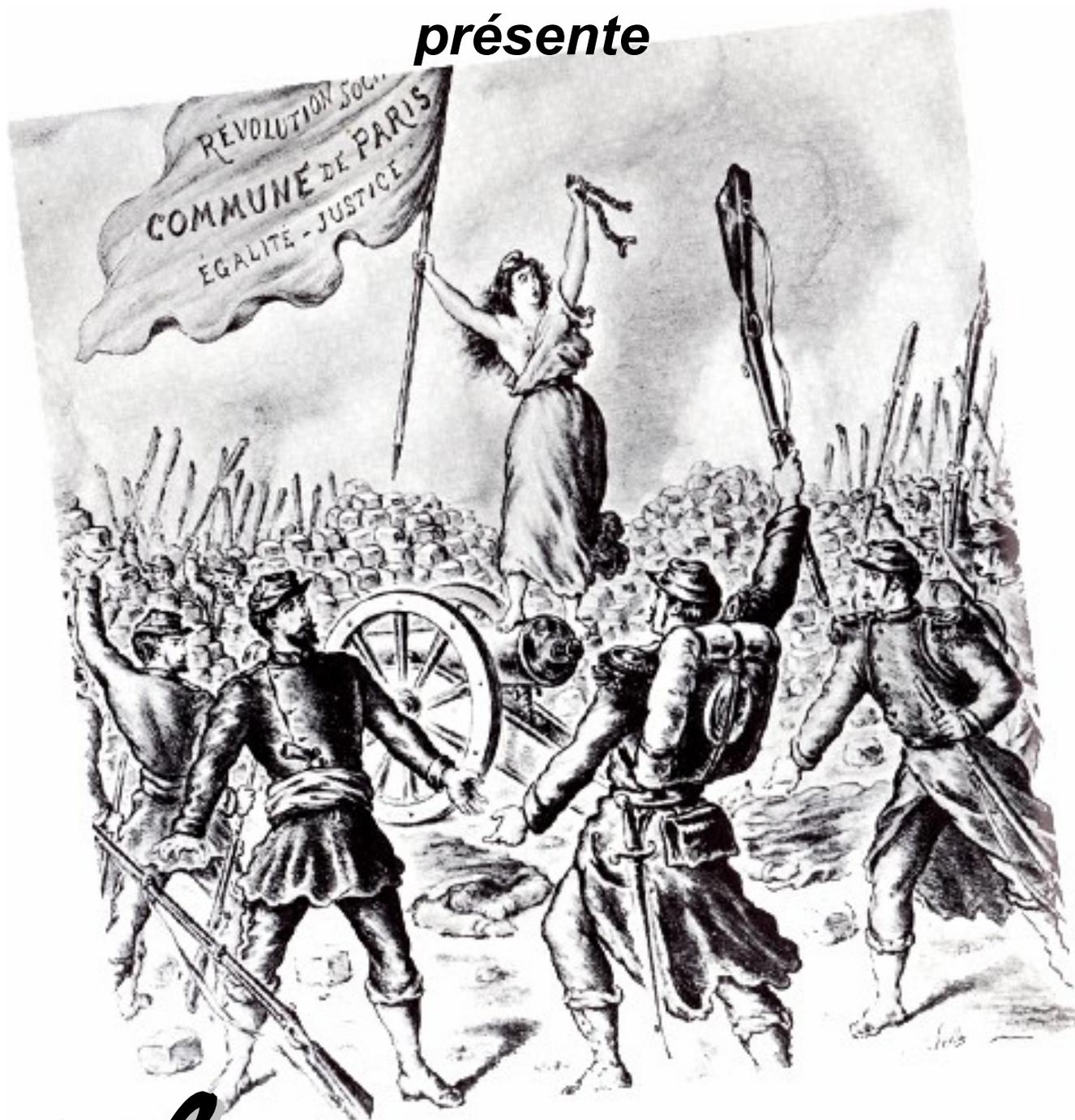


# *Le collectif « **Vive la commune** »*

(CGA , CAD , CNT-34)

**présente**



# ***La Commune en chantant***

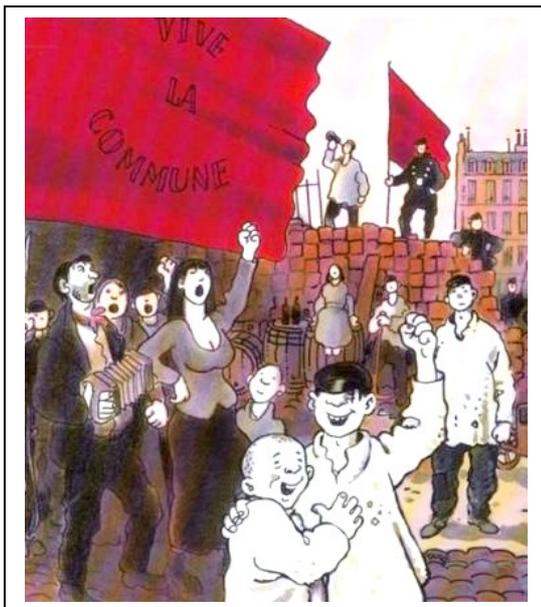
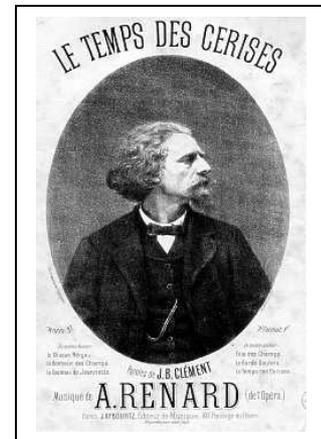
*à Benoît*

# Le temps des cerises

*Cette chanson de Jean-Baptiste Clément et Antoine Renard, antérieure à la Commune (1866-1868), n'est pas un chant révolutionnaire, mais une chansonnette d'amour. C'est en 1885 qu'il dédiera cette chanson à Louise, ambulancière sur la dernière barricade du 28 mai.*

*Cette chanson deviendra, après le massacre des Communards, le symbole de la Commune et des immenses espoirs qu'elle avait engendrés.*

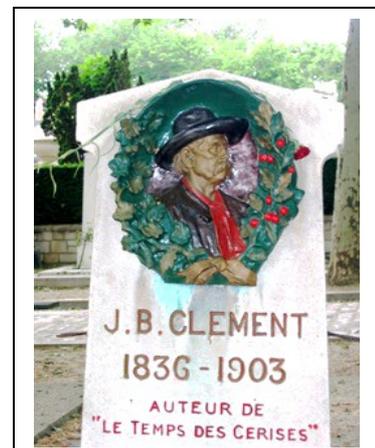
Quand nous chanterons le temps des cerises,  
Et gais rossignols et merles moqueurs  
Seront tous en fête.  
Les belles auront la folie en tête,  
Et les amoureux du soleil au cœur.  
Quand nous chanterons le temps des cerises,  
Sifflera bien mieux le merle moqueur.



Mais il est bien court, le temps des cerises,  
Où l'on s'en va deux, cueillir en rêvant  
Des pendants d'oreilles.  
Cerises d'amour aux robes pareilles,  
Tombant sous la feuille, en gouttes de sang.  
Mais il est bien court le temps des cerises,  
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant.

Quand vous en serez au temps des cerises,  
Si vous avez peur des chagrins d'amour,  
Evitez les belles.  
Moi qui ne crains pas les peines cruelles  
Je ne vivrai pas sans souffrir un jour.  
Quand vous en serez au temps des cerises  
Vous aurez aussi des chagrins d'amour.

J'aimerai toujours, le temps des cerises  
C'est de ce temps là, que je garde au cœur  
Une plaie ouverte.  
Et dame Fortune en m'étant offerte,  
Ne saura jamais calmer ma douleur.  
J'aimerai toujours le temps des cerises  
Et le souvenir que je garde au cœur.



# La bande à Riquiqui

Chanson de Jean-Baptiste Clément écrite en 1871 pendant la Commune

Bien qu'on nous dise en République,  
Qui tient encore, comme autrefois,  
La finance et la politique,  
Les hauts grades et les bons emplois,  
Qui s'enrichit et fait ripaille,  
Qui met le peuple sur la paille,

**C'est qui ? C'est qui ?  
Toujours la bande à Riquiqui**

Les mots ne donnent pas de pain  
Car nous voyons dans la grand'ville  
Travailleurs cherchant un asile,  
Et enfants un morceau de pain.  
Qui fait payer, toujours payer,  
Le paysan et l'ouvrier ?



**C'est qui ? C'est qui ?  
Toujours la bande à Riquiqui**

Bien qu'on nous dise en république,  
Il reste encore tout à changer.  
On nous parle de la politique,  
On nous laisse sans rien à manger.  
Et qui se moque, la panse pleine,  
Que tout le peuple meure à la peine ?

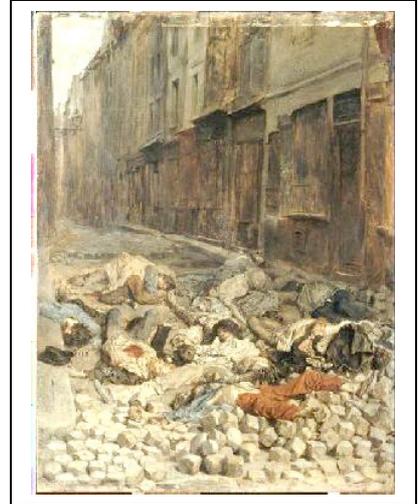
**C'est qui ? C'est qui ?  
Toujours la bande à Riquiqui  
C'est qui ? C'est qui ?  
Toujours la bande à Riquiqui**



# La Semaine sanglante

*Paroles de Jean-Baptiste Clément sur l'air du Chant des Paysans de Pierre Dupont. Cette chanson a été écrite en juin 1871 en pleine période de répression. Après que les Communards aient tenu la capitale pendant deux mois, les cent mille hommes de Thiers reconquièrent Paris, rue par rue, maison par maison, du 21 au 28 mai, au cours de la Semaine sanglante. La répression est impitoyable. Elle fait au moins trente mille morts.*

**(1)** Sauf des mouchards et des gendarmes,  
On ne voit plus par les chemins,  
Que des vieillards tristes en larmes,  
Des veuves et des orphelins.  
Paris suinte la misère,  
Les heureux mêmes sont tremblants.  
La mode est aux conseils de guerre,  
Et les pavés sont tous sanglants.

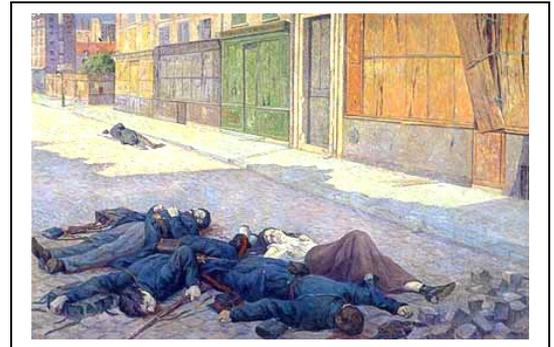


## **Refrain**

**Oui mais !**

**Ça branle dans le manche,  
Les mauvais jours finiront.  
Et gare ! à la revanche,  
Quand tous les pauvres s'y mettront.  
Quand tous les pauvres s'y mettront.**

Les journaux de l'ex-préfecture,  
Les flibustiers, les gens tarés,  
Les parvenus par l'aventure,  
Les complaisants, les décorés .  
Gens de Bourse et de coin de rues,  
Amants de filles au rebut,  
Grouillent comme un tas de verrues,  
Sur les cadavres des vaincus.



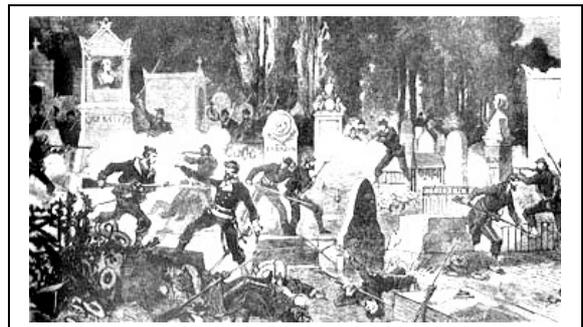
## **Refrain**



**(2)** On traque, on enchaîne, on fusille  
Tous ceux qu'on ramasse au hasard,  
La mère à côté de sa fille,  
L'enfant dans les bras du vieillard.  
Les châtiments du drapeau rouge  
Sont remplacés par la terreur  
De tous les chenapans de bouges,  
Valets de rois et d'empereurs.

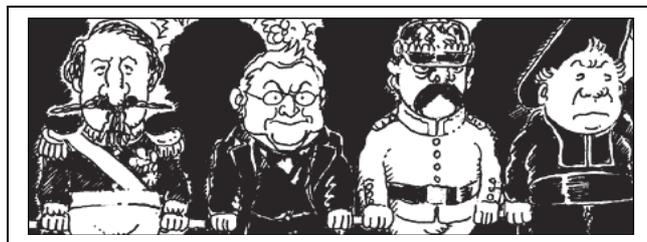
## **Refrain**

**(3)** Demain les gens de la police  
Refleuriront sur le trottoir,  
Fiers de leurs états de service,  
Et le pistolet en sautoir.  
Sans pain, sans travail et sans armes,  
Nous allons être gouvernés  
Par des mouchards et des gendarmes,  
Des sabre-peuple et des curés.



## **Refrain**

Nous voilà rendus aux jésuites  
 Aux Mac-Mahon, aux Dupanloup.  
 Il va pleuvoir des eaux bénites,  
 Les troncs vont faire un argent fou.  
 Dès demain, en réjouissance  
 Et Saint Eustache et l'Opéra  
 Vont se refaire concurrence,  
 Et le bague se peuplera.

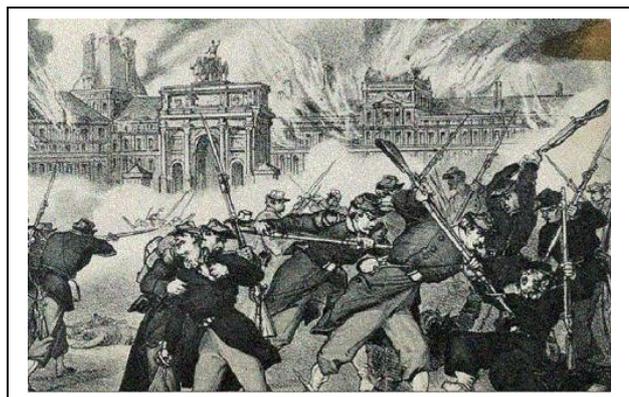


**Refrain**

Demain les manons, les lorettes  
 Et les dames des beaux faubourgs  
 Porteront sur leurs collerettes  
 Des chassepots et des tambours.  
 On mettra tout au tricolore,  
 Les plats du jour et les rubans,  
 Pendant que le héros Pandore  
 Fera fusiller nos enfants.

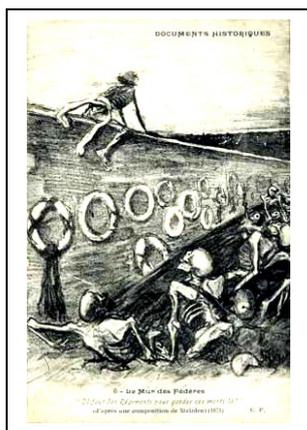


**Refrain**



**(4)** Le peuple au collier de misère  
 Sera-t-il donc toujours rivé ?  
 Jusques à quand les gens de guerre  
 Tiendront-ils le haut du pavé ?  
 Jusques à quand la Sainte Clique  
 Nous croira-t-elle un vil bétail ?  
 À quand enfin la République  
 De la Justice et du Travail ?

**Refrain**

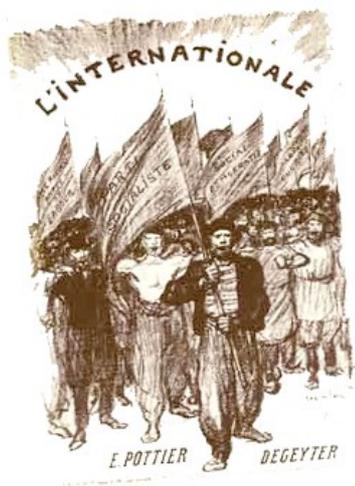


**Le 28 mai 1871, les derniers insurgés, retranchés dans le cimetière du Père-Lachaise, y sont attaqués par les Versaillais qui pénètrent le 27 au soir dans l'enclos. Une lutte féroce se livre parmi les tombes.**

**Le mur des Fédérés est une partie de l'enceinte du cimetière du Père-Lachaise, à Paris, devant laquelle, le 28 mai 1871, cent quarante-sept Fédérés, combattants de la Commune, ont été fusillés et jetés dans une fosse ouverte au pied du mur par les Versaillais. Depuis lors, il symbolise la lutte pour la liberté et les idéaux des communards, autogestionnaires.**

# L'Internationale

*Eugène Pottier écrit le poème qui deviendra les paroles de l'Internationale en juin 1871, en pleine répression versaillaise. L'Internationale de Pottier était destinée à l'origine à être chantée sur l'air de La Marseillaise. En 1888, l'ouvrier lillois Pierre Degeyter met ce poème en musique. Et c'est à partir du congrès d'Amsterdam de la 2<sup>ème</sup> Internationale en 1904 que ce chant devient l'hymne du mouvement ouvrier mondial. Ce chant fut interdit dans plusieurs pays d'Europe en raison de son image communiste, anarchiste et des idées révolutionnaires qu'il développe, il a été l'hymne de l'URSS jusqu'en 1944, expurgée du couplet 5.*



Debout ! les damnés de la terre,  
Debout ! les forçats de la faim.  
La raison tonne en son cratère,  
C'est l'éruption de la fin.  
Du passé faisons table rase,  
Foule esclave, debout ! debout !  
Le monde va changer de base :  
Nous ne sommes rien, soyons tout !

**Refrain**  
**C'est la lutte finale,**  
**Groupons nous et demain**  
**L'Internationale**  
**Sera le genre humain.**

L'État comprime et la Loi triche,  
L'impôt saigne le malheureux.  
Nul devoir ne s'impose au riche,  
Le droit du pauvre est un mot creux.  
C'est assez languir en tutelle,  
L'Égalité veut d'autres lois :  
"Pas de droits sans devoirs, dit-elle"  
Égux pas de devoirs sans droits."



## **Refrain**

Ouvriers, paysans, nous sommes  
Le grand parti des travailleurs.  
La terre n'appartient qu'aux hommes,  
L'oisif ira loger ailleurs.  
Combien de nos chairs se repaissent,  
Mais si les corbeaux, les vautours,  
Un de ces matins disparaissent,  
Le soleil brillera toujours.

## **Couplet 5**

**Les Rois nous saoulaient de fumées,**  
**Paix entre nous, guerre aux tyrans !**  
**Appliquons la grève aux armées,**  
**Crosse en l'air et rompons les rangs !**  
**S'ils s'obstinent, ces cannibales,**  
**A faire de nous des héros,**  
**Ils sauront bientôt que nos balles**  
**Sont pour nos propres généraux.**



# Le drapeau rouge

Après les combats sanglants de la Commune, le peuple a gardé le drapeau rouge qui en était le symbole et la chanson « **Le Drapeau rouge** » fut écrite en 1877 à Berne par le socialiste Paul Brousse, pour la commémoration de la Commune. Elle a été composée sur la musique d'une chanson de Suisse, « Armons-nous enfants de l'Helvétie ». Paul Brousse, le futur leader de la tendance « possibiliste » du Parti Ouvrier, s'y était réfugié pendant la proscription. La chanson fut publiée en France en 1885, puis en 1887 par Annette Le Roy, sans nom d'auteur et fut remaniée par Annette Le Roy puis pas Lucien Roland (vers 1910).

Les révoltés du Moyen Age  
L'ont arboré sur maints beffrois.  
Emblème éclatant du courage,  
Toujours il fit pâlir les rois.



## Refrain

**Le voilà, le voilà, regardez !  
Il flotte et fièrement il bou-ou-ou-ge,  
Ses longs plis au combat préparés,  
Osez, osez le défier,  
Notre superbe drapeau rouge,  
Rouge du sang de l'ouvrier. (bis)**

Mais planté sur les barricades  
Par les héros de Février,  
Il devint pour les camarades,  
Le drapeau du peuple ouvrier.

## Refrain

Sous la Commune il flotte encore  
A la tête des bataillons.  
Et chaque barricade arbore  
Ses longs plis taillés en haillons.

## Refrain

Noble étendard du prolétaire,  
Des opprimés soit l'éclaireur :  
A tous les peuples de la terre  
Porte la Paix et le Bonheur.



**Le voilà, le voilà, regardez !  
Il flotte et fièrement il bou-ou-ou-ge,  
Ses longs plis au combat préparés,  
Osez, osez le défier,  
Notre superbe drapeau rouge,  
Rouge du sang de l'ouvrier. (bis)**

# Eugène POTTIER (1816-1887)

**L'œuvre d'Eugène POTTIER exprime les peines, les joies, les espoirs et les colères de la vie du peuple de son époque.**

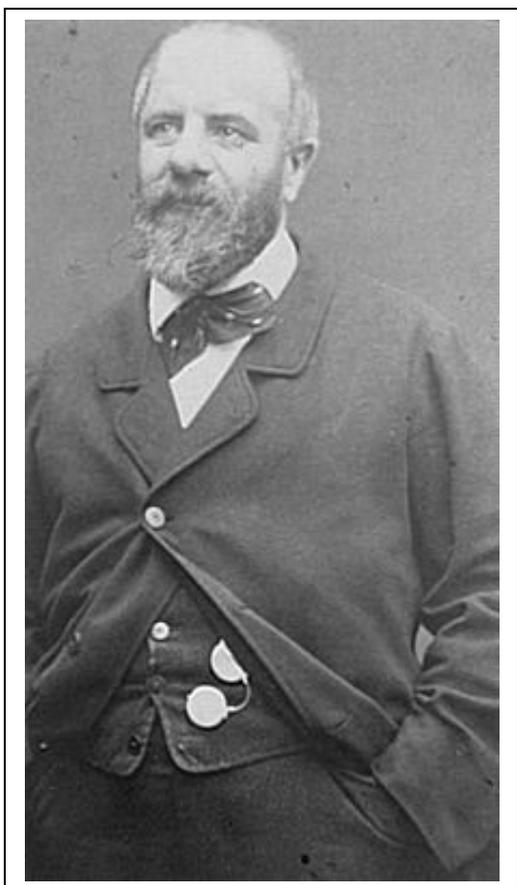
**Eugène Pottier**, né le 4 octobre 1816 à Paris où il est mort le 6 novembre 1887, est un goguettier, poète et révolutionnaire français, **auteur des paroles de *L'Internationale***.

A 14 ans, il travaille 12 heures par jour à l'atelier et consacre ses soirées à la poésie. Il fréquente des jeunes artistes sans le sou qui se regroupent pour mieux supporter la misère. Influencé par plusieurs courants d'idées qui marquèrent son époque, il saura toutefois s'en démarquer quand les faits les démentiront.

Il n'aime pas la violence mais quand on ne peut l'éviter et qu'il faut choisir son camp, on le retrouve engagé aux côtés des opprimés.

Dessinateur sur étoffes, Eugène Pottier compose sa première chanson, *Vive la Liberté*, en 1830. En 1840, il publie *Il est bien temps que chacun ait sa part*.

Il participe à la **Révolution de 1848**. Sous le Second Empire, il crée une maison d'impression sur étoffes et, en 1864, il est à l'origine de la création de la chambre syndicale des dessinateurs, qui **adhère ensuite à la Première Internationale**.



**Membre de la garde nationale**, il participe aux combats

durant le siège de Paris de 1870, puis il prend une part active à la Commune de Paris, dont il est élu membre pour le 2<sup>e</sup> arrondissement. Il siège à la commission des Services publics.

Il participe aux combats de la **Semaine sanglante**.

En **juin 1871**, caché dans Paris, il compose son poème *L'Internationale* et **se réfugie en Angleterre**.

**Condamné à mort** par contumace le 17 mai 1873, il s'exile aux États-Unis, d'où il organise la solidarité pour les communards déportés. C'est de là aussi qu'il adhère à la **franc-maçonnerie**, puis au **Parti ouvrier socialiste d'Amérique**.

**Ruiné et à demi paralysé**, il revient en France après l'amnistie de 1880.

**Eugène Pottier fréquente les goguettes.**

En 1883 Eugène Pottier présente une chanson au concours de la célèbre goguette de la *Lice chansonnière* et remporte la médaille d'argent.

Il retrouve à cette occasion le chansonnier Gustave Nadaud qui l'a croisé en 1848 et à qui il avait alors fait une forte impression.

Grâce à ces retrouvailles une cinquantaine de chansons de l'auteur de *L'Internationale* sont publiées pour la première fois en 1884 et sauvées de l'oubli par Nadaud qui admire beaucoup le talent poétique de Pottier tout en étant très loin de partager ses opinions politiques.

# Jean-Baptiste CLEMENT (1836-1903)

**Jean-Baptiste Clément**, né à Boulogne en 1836 Paris, est un communard connu principalement pour l'écriture de la chanson "**le Temps des cerises**" qu'il écrivit en **1866**.

Né dans une famille aisée, fils d'un riche meunier, il quitte très jeune le foyer. Apprenti repousseur sur cuivre, à l'âge de 14 ans, il ne le restera pas très longtemps, préférant la fréquentation des cabarets et des guinguettes. Il exerce plusieurs métiers et rejoint Paris où il côtoie des journalistes écrivant dans des journaux socialistes, particulièrement dans le «**Cri du Peuple**» de Jules Vallès.

**Avant 1870**, il est plusieurs fois condamné à la prison pour ses écrits et pamphlets "Les Carmagnoles", "89", etc. Il fut emprisonné à la prison de Sainte-Pélagie jusqu'au soulèvement républicain de la Commune. Il siège ensuite à la Commune de Paris.

**Le 28 mai, il est avec Varlin et Ferré, sur la dernière des barricades.** Il se cache un temps, avant de pouvoir trouver **refuge en Angleterre**, via la Belgique. **Condamné à mort** par contumace en 1874, il ne rentre en France qu'après l'amnistie de 1879.

Il rentre à Paris en 1880 et devient socialiste, il s'engage dans le syndicalisme, particulièrement dans les Ardennes.

**En 1885, il fonde la Fédération socialiste des Ardennes.**

Le **1er mai 1891**, le chômage est général dans les centres industriels à forte concentration ouvrière.

Au son de la Carmagnole et de la Marseillaise, **on réclame la journée de 8 heures.**

Ce jour-là, à Fourmies, la troupe tire sur la foule. On dénombre 9 morts dont des enfants.

Le même jour, à Charleville, **Jean Baptiste-Clément est arrêté et emprisonné.**

Une vague de protestations déferle contre l'arrestation et l'emprisonnement de Jean-Baptiste Clément. Finalement, après 7 semaines de prévention, la Cour d'Appel de Nancy le condamne à 2 mois de prison et l'interdiction de séjour est levée.

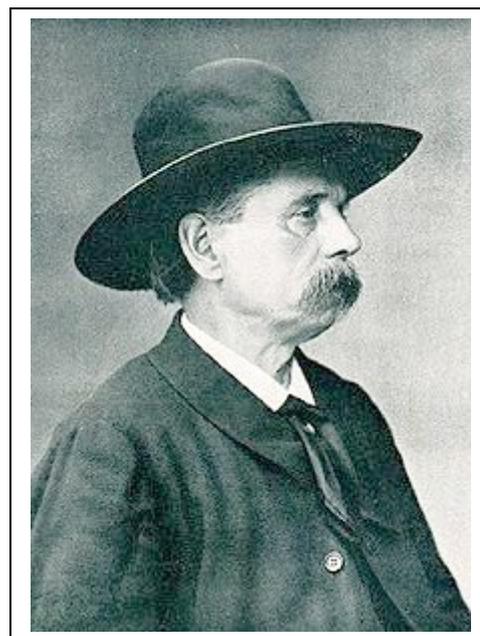
Jean-Baptiste Clément consacra donc toute sa vie à **l'émancipation du peuple**. Ses convictions socialistes venaient davantage de l'expérience vécue et de son contact permanent avec le monde ouvrier. Son action courageuse, où il laissa chaque jour un peu de sa santé, sa méthode, permirent d'éduquer, d'organiser, de défendre les travailleurs et donnèrent naissance à une nouvelle génération de syndicalistes.

Devant le relâchement des groupes, à partir de 1892, Jean-Baptiste Clément demande son remplacement. On le supplie de rester. Il cède, mais, usé par la maladie, il n'a plus la même fougue.

Son action motivée et tenace ne fut pas toujours reconnue, c'était pourtant un "révolté contre toutes les injustices sociales" qui a largement sa part dans le mouvement socialiste.

En **décembre 1894**, Jean-Baptiste Clément "**le Vieux**" quitte les Ardennes. Il fut ensuite employé à la mairie de Saint-Denis, puis il collabora au journal "La Petite République".

Il s'éteint le 23 février 1903 à l'âge de 66 ans. Il fut enterré le 26 février 1903 au cimetière du Père Lachaise et plus de quatre mille personnes assistèrent à la cérémonie.



# Elle n'est pas morte

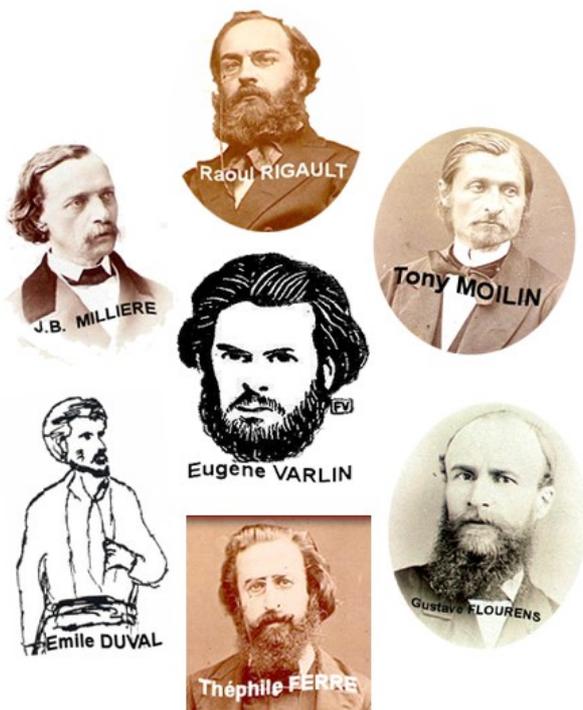
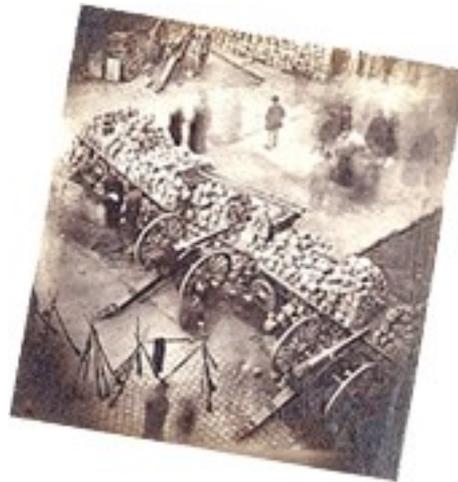
Chanson d' **Eugène Pottier**, écrite en **mai 1886**, et mise en musique sur l'air de « T'en fais pas Nicolas » de Victor Parizot.

Elle fut écrite en souvenir de la Commune de Paris, **Aux survivants de la semaine sanglante**. Elle fait mention d'une part des combattants de la Commune **Eugène Varlin, Raoul Rigault, Gustave Flourens, Théophile Ferré, Tony Moilin et Duval**, fusillés lors de la semaine du 21 au 28 mai ; et des anti-communards comme Maxime Du Camp, et Alexandre Dumas fils.

On l'a tuée à coups de chassepot,  
À coups de mitrailleuse  
Et roulée avec son drapeau  
Dans la terre argileuse.  
Et la tourbe des bourreaux gras  
Se croyait la plus forte.

## Refrain (bis)

**Tout ça n'empêche pas Nicolas  
Qu' la Commune n'est pas morte.**



Comme faucheurs rasant un pré,  
Comme on abat des pommes,  
Les Versaillais ont massacré  
Pour le moins cent mille hommes.  
Et les cent mille assassinats,  
Voyez ce que ça rapporte.

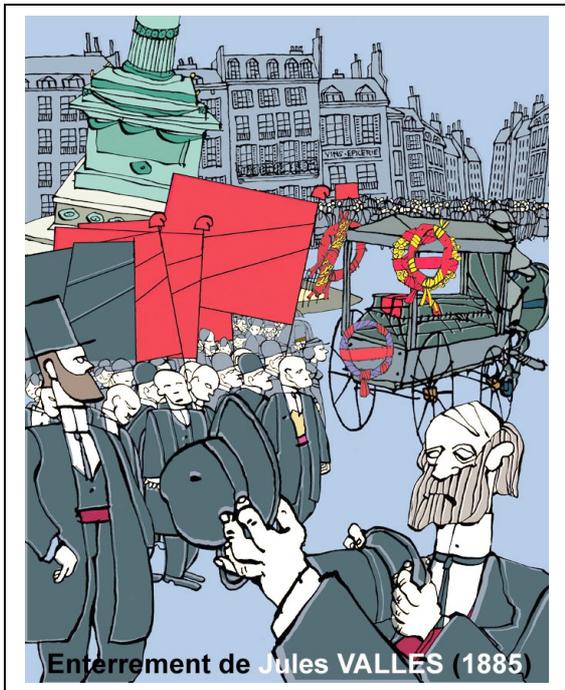
## **Refrain**

On a bien fusillé Varlin,  
Flourens, Duval, Millière,  
Ferré, Rigault, Tony Moilin,  
Gavé le cimetière.  
On croyait lui couper les bras  
Et lui vider l'aorte.

## **Refrain**

Ils ont fait acte de bandits,  
Comptant sur le silence.  
Ach'vez les blessés dans leur lit,  
Dans leur lit d'ambulance  
Et le sang inondant les draps  
Ruisselait sous la porte.





Les journalistes policiers,  
 Marchands de calomnies,  
 Ont répandu sur nos charniers  
 Leurs flots d'ignominie.  
 Les Maxim' Du Camp, les Dumas  
 Ont vomi leur eau-forte.

**Refrain**

C'est la hache de Damoclès  
 Qui plane sur leurs têtes.  
 À l'enterrement de Vallès,  
 Ils en étaient tout bêtes  
 Fait est qu'on était un fier tas  
 À lui servir d'escorte

**C' qui prouve en tous cas Nicolas,  
 Qu'la Commune n'est pas morte. (bis)**

Bref tout ça prouve au combattant  
 Qu' Marianne a la peau brune,  
 Du chien dans l' ventre et qu'il est temps  
 D'crier vive la Commune !  
 Et ça prouve à tous les Judas  
 Qu'si ça marche de la sorte



**Ils sentiront dans peu nom de Dieu,  
 Qu'la Commune n'est pas morte. (bis)**



# La Canaille

« **La Canaille** » est un **chant révolutionnaire de 1865**, précurseur de la Commune de Paris, d'abord appelé « **La chanson des gueux** ». Les paroles sont d' **Alexis BOUVIER** et la musique de **Joseph DARCIER**. Chant révolutionnaire repris par les ouvriers pendant la Commune de Paris en 1871 et uns de leurs chants les plus populaires.

Dans la vieille cité française  
Existe une race de fer,  
Dont l'âme, comme une fournaise  
A de son feu bronzé la chair.  
Tous ses fils naissent sur la paille,  
Pour palais, ils n'ont qu'un-un taudis.

**C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !**



Ce n'est pas le pilier de bagne,  
C'est l'honnête homme dont la main,  
Par la plume ou le marteau gagne,  
En suant, son morceau de pain.  
C'est le père, enfin, qui travaille  
Les jours et quelquefois les nuits.

**C'est la canaille !  
Eh bien ! j'en suis !**

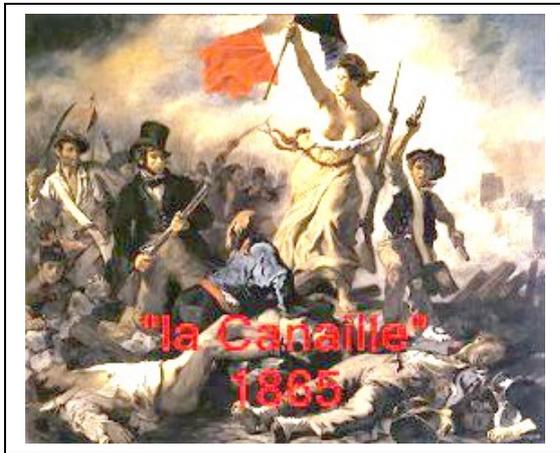
C'est l'artiste, c'est le bohème  
Qui, sans souper, rime rêveur  
Un sonnet à celle qu'il aime,  
Trompant l'estomac par le cœur.  
C'est à crédit qu'il fait ripaille  
Qu'il loge et qu'il a des habits.

**C'est la canaille ! Eh bien ! i'en suis !**

C'est l'homme à la face terreuse,  
Au corps maigre, à l'œil de hibou,  
Au bras de fer à main nerveuse  
Qui sortant d'on ne sait pas où,  
Toujours avec esprit vous raille,  
Se riant de vo-o-o-tre mépris.

**C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !**





C'est l'enfant que la destinée  
 Force à rejeter ses haillons,  
 Quand sonne sa vingtième année,  
 Pour entrer dans nos bataillons.  
 Chair à canon de la bataille,  
 Toujours il su-u-combe sans cris...

**C'est la canaille !  
 Eh bien ! j'en suis !**

Ils fredonnaient la *Marseillaise*,  
 Nos pères, les vieux vagabonds,  
 Attaquant en quatre-vingt-treize  
 Les bastilles dont les canons  
 Défendaient la vieille muraille !  
 Que de trembleurs ont dit-it depuis :

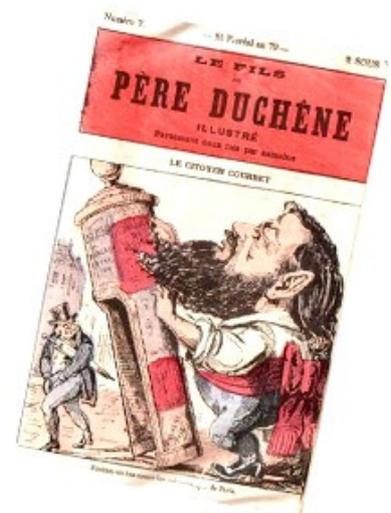
**C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !**

Les uns travaillent par la plume,  
 Le front dégarni de cheveux.  
 Les autres martèlent l'enclume,  
 Et se sôulent pour être heureux ;  
 Car la misère, en sa tenaille,  
 Fait saigner leurs flancs amaigris...

**C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !**

Enfin, c'est une armée immense,  
 Vêtue en haillons, en sabots.  
 Mais qu'aujourd'hui la vieille France  
 Les appelle sous ses drapeaux,  
 On les verra dans la mitraille,  
 Ils feront dire aux ennemis :

**C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !**



# En avant la classe ouvrière

*En avant la classe ouvrière* est un chant d' Eugène Pottier écrit à propos de la Commune de Paris en 1880. Il a été mis en musique par Pierre Degeyter. Le Refrain est sur l'air de Fanfan la Tulipe.

**En avant ! la classe ouvrière,  
La classe ouvrière, en avant !**

Venez, l'enfant ; venez, la femme,  
Pâles meurtris des greniers froids  
La douleur affirme ses droits,  
Les sanglots ont fait leur programme.  
Il faut à tout être vivant  
Sol, outils, matière première.

**En avant ! la classe ouvrière,  
La classe ouvrière, en avant !**

Sur vous, ouvriers de charrue,  
Batteurs en grange, vigneron,  
Valets de ferme, bûcherons,  
L'usure étend sa main bourrue.  
La grande culture arrivant  
Englobera lopin, chaumière.

**En avant ! la classe ouvrière,  
La classe ouvrière, en avant !**

Vous qui sombrez dans les déboires,  
Marchands, débitants, boutiquiers,  
Pour vous avaler par milliers  
Un monstre ouvre ses deux mâchoires.  
On nomme ce requin géant  
Féodalité financière.

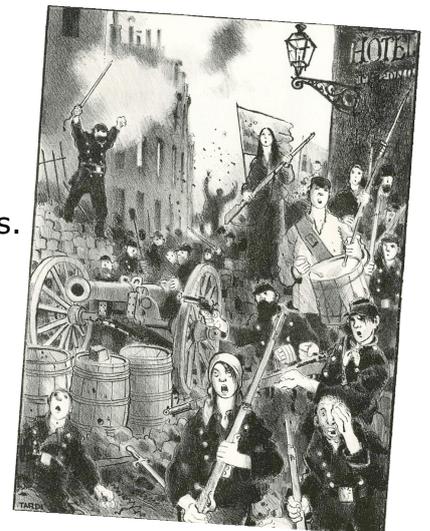
**En avant ! la classe ouvrière,  
La classe ouvrière, en avant !**

Nos patrons sont nos adversaires,  
Leurs canons l'ont prouvé cent fois.  
En face du camp des bourgeois  
Dressons le camp des prolétaires !  
Suis-moi, artiste et toi savant ;  
Nos marteaux forgent la lumière.

**En avant ! la classe ouvrière,  
La classe ouvrière, en avant !**

Commune, tu seras suivie,  
C'est le grand assaut pour le pain,  
Chacun doit manger à sa faim !  
Chacun doit vivre à pleine vie !  
Toi, drapeau rouge, flotte au vent,  
Salué de la terre entière.

**En avant ! la classe ouvrière,  
La classe ouvrière, en avant !**



# Vive la Commune

Chanson écrite par **Eugène CHATELAIN** en exil, puis publiée en **1886**. Elle est chantée sur l'air de *La Bonne Aventure*.

Je suis franc et sans souci ;  
Ma foi, je m'en flatte !  
Le drapeau que j'ai choisi  
Est rouge écarlate.  
De mon sang, c'est la couleur  
Qui circule dans mon cœur.

**Vive la Commune ! Enfants,  
Vive la Commune !**

Oui, le drapeau rouge est bien  
Le plus bel emblème  
De l'ouvrier-citoyen ;  
C'est pourquoi je l'aime.  
L'étendard du travailleur  
Sera toujours le meilleur.

**Vive la Commune ! Enfants,  
Vive la Commune !**



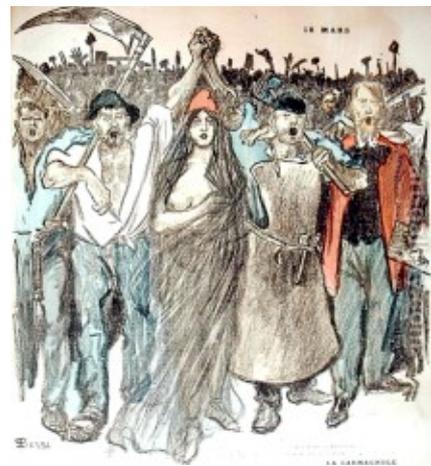
Je n'aime point les méchants,

Ni les bastonnades ;  
Mais j'aime tous les enfants,  
Pour mes camarades  
Lorsque je joue avec eux,  
Nous chantons, le cœur joyeux :

**Vive la Commune ! Enfants,  
Vive la Commune !**

La Commune, savez-vous,  
Petits téméraires,  
Ce que c'est ? Ecoutez tous :  
C'est de vivre en frères.  
Et lorsque nous serons grands  
Nous combattons les tyrans.

**Vive la Commune ! Enfants,  
Vive la Commune !**



Afin d'affirmer les droits  
De la République,  
Il nous faut vaincre les rois  
Et toute leur clique.  
Plus de bon Dieu, de Jésus !  
Des prêtres... Il n'en faut plus !

**Vive la Commune ! Enfants,  
Vive la Commune !**

Quand les temps seront venus,  
Aucune famille  
N'aura plus d'enfants pieds-nus,

Traînant la guenille.  
Tout le monde aura du pain,  
du travail et du bon vin.

**Vive la Commune ! Enfants,  
Vive la Commune !**

# La danse des bombes

C'est Louise MICHEL qui a écrit cette chanson **en avril 1871**, en pleine **Commune de Paris**. Dans la version originale de Louise Michel, il est fait référence à la journée du **18 mars 1871** qui vit le déclenchement de l'insurrection.

L'air n'est pas indiqué à l'origine et la version de Michelle Bernard n'est qu'un arrangement ...

Amis, il pleut de la mitraille.  
En avant tous ! Volons, Volons!  
Le tonnerre de la bataille  
Gronde sur nous Amis, chantons!  
Versailles, Montmartre salue.  
Garde à vous ! Voici les lions!  
La mer des révolutions  
Vous emportera dans sa crue.

**En avant,  
En avant sous les rouges drapeaux!  
Vie ou tombeaux!  
Les horizons aujourd'hui sont tous beaux.**



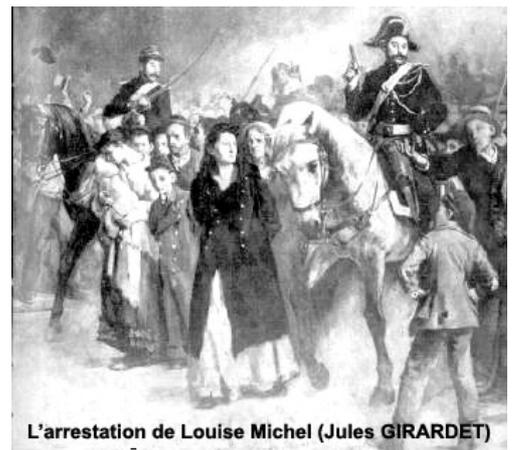
Louise Michel à Satory (Jules GIRARDET)



Frères nous lèguerons nos mères  
A ceux de nous qui survivront.  
Sur nous point de larmes amères!  
Tout en mourant nous chanterons.  
Ainsi dans la lutte géante,  
Montmartre, j'aime tes enfants.  
La flamme est dans leurs yeux ardents,  
Ils sont à l'aise dans la tourmente.

**En avant,  
En avant sous les rouges drapeaux!  
Vie ou tombeaux!  
Les horizons aujourd'hui sont tous beaux.**

C'est un brillant levé d'étoiles.  
Oui, tout aujourd'hui dit: Espoir!  
Le dix-huit mars gonfle les voiles,  
O fleur, dis-lui bien: au revoir.



L'arrestation de Louise Michel (Jules GIRARDET)

**Le 18 mars 1883, Louise Michel s'exclame salle Favié à Paris : « Plus de drpeau rouge, mouillé du sang de nos soldats. J'arborerai le drapeau noir, portant le deuil de nos morts et de nos illusions » [Cité par Dommanget dans l'Histoire du drapeau rouge, des origines à la guerre de 1939]. Louise Michel reprend le même discours à Lyon, devant une foule qui, lors de la révolte des Canuts, avait vu, pour la première fois l'apparition du drapeau noir.**

« Vive la Commune », du 21 au 28 mai 2011